

ne hantise de pas parmi les roseaux, et là je m'arrêtai épouillé de fatigue. J'entendis alors un Turc s'écrier : — Un infidèle s'est enfui ; courrons à sa recherche. — Il est peut-être dans le marais, répondit l'autre. J'ignore si ils continuaient leur conversation, car, assailli par la perte de mon sang je m'évanouis et demeurai pendant plusieurs heures dans cet état. Lorsque je revins à moi, il faisait grand jour.

Je cherchai à me tirer de la situation où je me trouvais, mais je ne pus y parvenir qu'au bout d'un heure. Ce fut pas sans une douloureuse émotion que je reconnus mon isolement, en jetant les yeux au delà des roseaux protecteurs. J'avancai de quelque pas, la vue dirigée par la scène du caravane : mais tout à coup (les paroles me manquent pour exprimer la terreur que j'éprouvai), je me sentis saisir par le bras. Je tournai la tête et vis un Arnaute, haut de six pieds, qui était revenu sur ses pas, dans l'intention de glaner encore quelque débris dans ce champ ensanglanté. Jamais espoir ne fut plus cruellement déçu que le mien. Je lui adressai la parole en langue turque. — Prenez ma montre, mon argent, mon uniforme, lui dis-je, mais épargnez ma vie. — Tout cela est à moi, répondit-il et la tête par dessus le marché. — A ces mots il détacha les courroies de mon casque, puis ma cravate. J'étais sans armes et dans l'impuissance de me défendre : au plus léger mouvement, il m'eût plongé son poignard dans le sein. Je jetai mes bras autour de lui, implorant sa compassion ; et lui pendant ce temps, s'efforçait de découvrir mon cou. — Ayez pitié de moi, repris je, ma famille est riche, faites-moi prisonnier, et l'on vous paiera une forte rançon. — J'aurais trop longtemps à attendre, mon ami, répondit-il ; seulement, reste un moment en repos, afin que je puise te couper la tête. — Et déjà il détachait l'épingle de diamant qui attachait ma chemise. Cependant je le tenais toujours à bras-le-corps ; il ne s'y opposait pas, se fiant sur sa force et sur ses armes ; peut-être aussi par un motif de compassion qui, toutefois, n'était pas assez fort pour contrebalancer l'espoir d'un ducat. Je sentis alors quelque chose de dur à sa ceinture ; c'était une masse d'armes en fer. Il répéta de nouveau : — Reste donc en repos !

Ces mots eussent été les derniers qui auraient frappé mon oreille, si l'horreur d'une pareille mort ne m'eût inspiré l'idée de saisir sa masse d'armes. Il ne s'aperçut pas de mon mouvement, et déjà il tenait ma tête d'une main et son dard de l'autre, lorsque, me dégaguant vivement, je lui portai sur la tête un coup de la masse d'armes. L'Arnaute élançla. Je rebondis à l'effort et il tomba, lâchant son sabre. Je m'en emparai, et le lui plongeai à plusieurs reprises dans le corps ; puis retrouvant assez de forces pour regagner nos avant-postes, dont j'étais éloigné de près d'une lieue, j'arrivai enfin au camp, mais dans un tel état, que nos gens m'évitèrent comme un spectre. Le même jour je fus conduit à l'hôpital.

En six semaines, je guéris de mes blessures et rejoignis l'armée. A mon arrivée, la Bohémienne m'apporta son tokai, et je fus informé que, pendant mon absence, plusieurs événements s'étaient passés exactement comme elle l'avait prédit : tout cela ne laissait pas que d'être fort singulier.

A quelque tems de là deux déserteurs ennemis vinrent se rendre à nous : c'étaient des chrétiens de Serbie, employés dans les bagages de l'armée turque, et qui avaient déserté pour éviter un châtiment qu'ils avaient encouru. Ils n'eurent pas plutôt vu la Bohémienne qu'ils la reconnaissent, et déclarèrent qu'elle venait souvent au camp des Turcs pour leur rendre compte de nos mouvements. Cette nouvelle nous surprit d'autant plus, que cette femme nous avait rendu de fréquens services, et nous avait mis à même d'admirer l'adresse merveilleuse avec laquelle elle s'acquittait des plus périlleuses commissions. Toutefois, les déserteurs persisteront dans leur déclaration, ajoutant que souvent ils avaient été présents lorsqu'elle faisait aux ennemis part de nos projets, et les encourageait à exécuter les attaques en tems opportun. Un chiffre turc lui servait de passe-partout. Cette preuve de conviction ayant été trouvée sur elle, elle fut condamnée à mort comme espion. Avant son exécution, je la questionnai sur sa prédiction à mon égard. Elle avoua qu'elle servait en effet d'espion aux deux partis, ce qui lui procurait double profit ; qu'elle avait souvent été informée des plans de l'un et de l'autre, et que ceux qui la consultaient secrètement sur leur sort futur, lui avaient eux-mêmes appris beaucoup de circonstances qu'elle prédisait alors à coup sûr. Pour ce qui me regardait en particulier, elle m'avait choisi pour faire un grand exemple capable de confirmer son habileté, en fixant le terme de mon existence si longtemps à l'avance.

Or donc, elle engagea l'ennemi à faire une attaque, dans la nuit du 20, sur le piquet de notre régiment. En se mêlant aux conversations des officiers, elle avait appris que deux d'entre eux devaient marcher avant moi : à l'un elle vendit du vin frelaté, ce qui le rendit fort malade ; quant à l'autre au moment de son départ, elle s'approcha de lui sous un prétexte, et trouva moyen d'introduire, à son insu, un morceau d'amadou ensanglé dans les nœuds de son cheval.

Calcutta Gazette.

V A R I E T E S .

UNE SCÈNE DE NÉ...—*POTI-ME.*—Le cabinet du ministre des finances.—M. D'ARGOUT, entrebâillant la porte du cabinet de M. Lucave-Laplagne, et glissant son nez dans l'ouverture : M. le ministre des finances est-il visible ?

LE MINISTRE : Entrez donc tout entier, mon cher ; je suis toujours visible pour l'honorable gouverneur de la banque.

M. D'A. Pardon, mon cher ami, je craignais de vous déranger....

LE M. Qui peut me procurer le plaisir de vous voir de si bonne heure ? M. D'A. Voici ce que c'est, mon cher.... J'ai songé ce matin qu'il était tems que je fisse quelque chose de mon premier né....

DE M. De votre premier ? Permettez donc, combien en avez-vous ?

M. D'A. Mais j'en ai plusieurs, à la suite les uns des autres... Tant il y a, mon cher, que je donnerais volontiers quelque chose pour souffrir mon premier né quelque part.... cependant j'aimerais mieux ne rien donner du tout... d'autant plus que mon fils est un jeune homme qui sera parfaitement à sa place, partout où on voudra bien lui en donner une.

LE M. Ah ! j'entends..... vous voulez caser monsieur votre fils ainé ?

M. D'A. Précisément ; et bien entendu je veux le caser d'une manière convenable....., car vous comprenez qu'avec le rang que j'occupe dans le monde.

LE M. Cela va sans dire.... Eh bien ! avez-vous quelques vues ?

M. D'A. Pas la moindre.

LE M. Attendez donc... pourquoi ne consacreriez-vous pas notre jeune homme au métier des armes ? Dans l'ancienne monarchie, dont nous nous appliquons chaque jour à ressusciter les bonnes traditions, tous les fils de famille entraient en général dans l'armée.

M. D'A. A la bonne heure, si mon fils peut y entrer en général, je ne demande pas mieux.... Qu'est-ce que ça vaut une place de général ?

LE M. Peste ! comme vous y allez, mon cher ! avant d'être général il faut avoir été soldat...

Rose et Fabert ont ainsi commencé.

M. D'A. Alors, je vous remercie, cherchez moi une autre place.

LE M. j'ai votre affaire : poussons le jeune homme au conseil-d'état, faisons-le auditeur....., on ne gagne rien, il est vrai, mais c'est honorable.

M. D'A. Je n'en doute pas ; cependant, je préférerais un emploi qui serait moins honorable, si vous voulez, mais où l'on gagnerait quelque chose..., par exemple dans les finances...

LE M. C'est une idée !

M. D'A. Une idée excellente..., d'autant plus que le cher enfant, si je ne me trompe, est né comme moi, profondément financier.

LE M. Vraiment ?

M. D'A. Oui, mon cher, il finance d'une manière prodigieuse..., j'en sais quelque chose à la fin de l'année. Car, avec lui, voyez-vous, c'est comme avec le budget, la dépense excède toujours la recette ; de là des crédits extraordinaires, supplémentaires, complémentaires..., que sais-je ? Bref, j'aime-rais autant qu'il finançait à ses dépens, ou plutôt aux dépens de l'état.

LE M. Je comprends. Quel âge a-t-il ?

M. D'A. Tout juste vingt et un ans.

LE M. C'est-à-dire l'âge requis pour obtenir un brevet de surnuméraire ; en ce cas, voyons un peu, une petite recette lui conviendrait-elle ?

M. D'A. Mais il en présenterait une grande.

LE M. Permettez donc, mon ami, j'ai pour principe de commencer par le commencement... Moi, qui vous parle, avant d'être ministre des finances, j'ai commencé par être officier d'artillerie.... Que diable ! quand on veut arriver, il faut se résigner à suivre la filière... Tenez, j'ai sous la main une bonne petite recette vacante, qui chaussera votre fils comme une paire de bas de soie, c'est la recette de Gien.

M. D'A. Gien !... qu'est-ce que c'est que ça.

LE M. Gien, petite ville du département du Loiret, Orléanais, sur la Loire, chef-lieu de sous-préfecture, tribunal de première instance, population 5,000 habitans ; produit blé, chanvre, vins, légumes, etc., sans compter une recette particulière qui produit elle-même quinze mille francs par an.

M. D'A. Pas davantage !... c'est bien peu de chose que votre Gien ! et vous voulez que mon fils, un joli garçon, qui fait l'ornement de tous les salons de Paris, aille s'enterrer tout vivant dans ce trou-là ?

LE M. Mais, mon Dieu, rien ne l'y oblige : il aura son fondé de pouvoirs qui sera la besogne pour lui, et il mangera tranquillement les revenus de sa recette après de vous.

M. D'A. Je conviens que c'est assez commode... Et vous ne pouvez rien faire de mieux ?

LE M. Impossible pour le moment ; c'est à prendre ou à laisser.

M. D'A. Oh ! je prends, je prends..... Après tout, comme vous disiez tout à l'heure, il faut bien commencer par quelque chose... Mais une recette de 15,000 fr ! Mon pauvre garçon, le faire débuter par-là ! c'est un peu dur.... Enfin, je ne vous en veux pas.

LE M. Je l'espère...

M. D'A. Vous faites ce que vous pouvez..... c'est très-bien.... Mais il faudra me dédommager un peu plus tard, ou pour mieux dire, bientôt...

LE M. Comptez sur moi.

M. D'A. Adieu donc, je ne veux pas vous remercier aujourd'hui... J'aime mieux attendre une meilleure occasion. (*Il s'en va*)

LE M. seul : Bien obligé.... Ce diable d'homme, ma parole d'honneur, a une ambition démesurée... C'est-à-dire que son nez n'est rien en comparaison !

Mode.

—On a déjà parlé d'une caricature politique représentant sir Robert Peel et lord John Russell, habillés en médecins et se disputant sur les causes de mort de John Bull. En voici une autre qui fait en ce moment fureur à Londres, et dont l'idée est empruntée à la mythologie. On connaît la fable de